Hannecart, Edouard
La dixième escouade

ÉDOUARD HANNECART

La Dixième Escouade

SCÈNE DE LA VIE DU FRONT



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

1923

LA DIXIÈME ESCOUADE

SCÈNE DE LA VIE DU FRONT

DU MÊME AUTEUR

Les Heures Immortelles de la Grande Guerre, poèmes. Préface de M. le Maréchal Foch, Lettre de S. M. le Roi des Belges. Ouvrage couronné par l'Académie Française (*prix Archon-Despérouses*).

Vers les Cimes Lumineuses, poèmes.

Pages Intimes, poèmes.

Au Souffle de la Grande Tourmente, récits et nouvelles.

Libération! pièce alsacienne en un acte.

L'Ultime Prière, pièce du front en un acte.

Le Retour au Passé, pièce en un acte.

Martha l'ouvrière, drame en un acte.

Le tambour Stroh, drame historique en deux tableaux.

L'Heure Victorieuse, scène allégorique en vers.

Les Fiancés de Madelon, comédie militaire en un acte.

Fourbi d'métier! comédie militaire en un acte.

Revue de Détail, comédie militaire en un acte.

ÉDOUARD HANNECART

La Dixième Escouade

SCÈNE DE LA VIE DU FRONT



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

1922

A

la Mémoire de mes Camarades
de la 10e Escouade de la 11e Compagnie
du 147e Régiment d'Infanterie,
tous tombés au Champ d'Honneur.

E. H.

PERSONNAGES

LE CAPORAL LAMART.
MANOIS.
BLAIZEL.
JOSSELIN.
TIRLAN.
BOUDEPIPE.
LEDRU.
1er INFIRMIER.
2e INFIRMIER.
SOLDATS (les hommes de la 10e escouade).



La Dixième Escouade

L'intérieur d'une maison délabrée par les obus.

Deux bottes de paille dans un coin, une caisse servant de table, un banc, des sacs, des équipements le long des murs, etc.

Dans un village, à l'arrière du front.

SCÈNE PREMIÈRE

TIRLAN, seul.

Au lever du rideau, Tirlan est assis, songeur, dans un coin de la pièce, il va à la fenêtre, regarde, puis s'assurant qu'il est bien seul, il tire furtivement une lettre de sa poche et la relit pour la vingtième fois.

« Mon cher Pierre,

« Laisse-moi commencer cette lettre comme les

« autres; nous pensons toujours à toi, nous y pen-
« sons de plus en plus et nous voudrions que cha-
« que matin, une bouffée d'air pur, telle une brise
« parfumée vienne effleurer ton noble front, et
« que ce baiser matinal, tout fait d'affection et de
« tendresse. puisse te préserver au cours de cha-
« que rude journée qui s'annonce. Jean et Roger
« vont toujours gentiment à l'école, tous deux rê-
« vent d'histoires de poilus, ils passent leurs jeudis
« à dessiner des soldats et à jouer à la petite
« guerre. Pauvres innocents ! que leur petite guerre
« ne soit jamais qu'un jeu et que Dieu les pré-
« serve de l'horrible fléau d'une grande. Je pense
« parfois au bonheur de jadis, on était sans doute
« trop heureux et pour en sentir tout le prix, cet
« événement dans la vie était nécessaire, ce bon-
« heur n'est pas perdu, crois-moi, il reviendra.
« Ecris-nous souvent, nous avons besoin de nous
« infuser du courage mutuellement. Fais nous part
« de tes désirs, tu sais qu'il ne faut pas te gêner,
« j'ai repris mon ancien métier de dactylo, je l'ai
« repris gaiement, courageusement, guidée par le
« profond amour qui m'unit à toi et à nos chers
« petits. Toujours bonne chance, mon cher Pierre,
« Jean et Roger se joignent à moi pour t'embras-
« ser du plus profond du cœur.

« Ta femme qui t'aime

« MARGOT ».

Remettant la lettre en place.

Brave Margot, comme elle vient à propos me remettre du baume au cœur, j'étais triste tantôt ;

mais sa bonne lettre, qui me rappelle si bien la douceur de sa voix, a vite dissipé la brume qui planait sur mon front. Relevés des tranchées cette nuit, nous voici dans notre cantonnement, modeste, il est vrai, mais les poilus se contentent de peu, le principal est de se trouver à l'abri des balles et des obus.

SCÈNE II

TIRLAN, MANOIS.

Entre Manois, cuisto de l'escouade, avec une brassée de bois.

MANOIS.

Eh quoi, vieux frère, toujours en train de rêver, bah! faut pas s'en faire, qu'ecque tu fiches tout seul ici, tu nourris ta mélancolie ? C'est mauvais, çà, mon poteau, faut pas laisser germer le cafard dans l'escouade, c'est trop contagieux et dangereux.

TIRLAN.

Mon cher Manois, je n'ai pas le cafard, au contraire, je viens de relire une babille de la femme et je te prie de croire que cela m'a fait beaucoup de bien au cœur.

MANOIS.

T'as de la chance, toi de recevoir des belles lettres, moi, j'ai pas ce bonheur là, la mienne elle sait pas écrire, et puis il faut qu'elle turbine à la

ferme, on a guère de temps; mais on se comprend tout de même, c'est comme qui dirait la télégraphie sans fil chez nous, la pensée voyage de l'un à l'autre et l'on s'aime bien toujours.

TIRLAN.

Mais tu parles comme un poète, mon brave Manois.

MANOIS.

Oh, çà, tu l'as dit, pour les verres, ça me connaît, si tu veux en offrir un de pinard, j'suis ton homme. Mais c'est pas le tout de rigoler, va falloir préparer la cuistance. Les copains comme des pinsons sont partis en virée, mais en rentrant tout à l'heure, s'ils n'ont rien à se mettre sous la dent, quel chahut, bon sang!

SCÈNE III

Les Mêmes, LE CAPORAL.

LE CAPORAL, entrant précipitamment.

Eh! quoi, la 10e, il n'y a personne pour la distribution? vous savez que le fourrier n'attend pas, faudrait voir si vous voulez vous mettre une ceinture.

MANOIS.

Mince, v'là l'cabot qui se fâche, t'en fais pas, on les aura! Combien qui te faut d'hommes?

TIRLAN.

Manois finissait justement d'en parler.

MANOIS.

Quoi, c'est-y pas toujours la 10[e] qu'est la première partout? Dis combien qu'il te faut d'hommes et on ira.

LE CAPORAL.

Il y a les boules, la barbaque, les fayots, le sel, le sucre; le café et le reste. Il faut au moins quatre hommes.

MANOIS.

T'es un peu trop gourmand, on est que deux, faudra bien que tu te contentes ainsi, pas vrai Tirlan?

TIRLAN.

Allez pour une fois, je suis là.

MANOIS.

Faudrait voir à ne rien oublier, prends ton calot pour le sucre et ton mouchoir pour le sel.

TIRLAN.

Mais, je n'ai pas trente-six mouchoirs?

MANOIS.

T'en fais pas, celui que tu te sers, çà suffit.

LE CAPORAL.

On est prêt? en avant.

Manois prend un sac, Tirlan quelques objets et tous trois sortent.

SCÈNE IV

BOUDEPIPE, seul.

Petit type dégourdi, il a fait un brin de toilette. Entrant discrètement.

Tiens! plus personne, çà tombe bien. (Confidentiellement.) Je vais être à mon aise pour la voir, la contempler, par c'te fenêtre, je pourrai la regarder sans me gêner. Je l'ai rencontrée ce matin, on aurait dit un rayon de printemps, elle est blonde comme les blés, des yeux profonds comme l'onde, des pieds mignons comme... (Cherchant une expression.) pas comme les miens, pour sûr. Ça m'a fait rêver au bon temps d'autrefois, quand on ne pensait guère à la guerre, on se régalait au bras d'une petite femme. (Se lançant dans une démonstration, bercé par ses souvenirs.) Je me rappelle la dernière fois, c'était en juin, la soirée était délicieuse la brise parfumée frolait les grands tilleuls et les couples enlacés valsaient avec entrain aux sons des joyeux flonflons de la musique. J'avais une petite à mon bras, gentille comme un amour, fraîche comme une rose, nous nous promenâmes longtemps ensemble, cela nous semblait si doux d'être l'un près de l'autre. Maintenant là-bas tout est changé, les pleurs et les soupirs ont remplacé la chanson des violons. Mais pour moi, ce rêve vient de réapparaitre par la vision d'une petite, rencontrée tantôt

dans le village. Elle va repasser sûrement. (Retournant à la fenêtre.) Attention! je crois que la voilà!

Il monte sur le banc près de la fenêtre pour mieux la voir.

SCÈNE V

BOUDEPIPE, LES COPAINS, de l'escouade.

LES COPAINS, faisant irruption dans la salle.

Qui çà? la voilà.

L'UN D'EUX, à la fenêtre.

Une femme qui passe!

TOUS, se précipitant à la fenêtre, avec une explosion d'étonnement.

Une femme!...

BOUDEPIPE, à la fenêtre se retournant.

Eh, bien! oui, une femme et après? (Revenant en scène.) On n'est pas libre d'avoir sa liberté maintenant, après la vie sauvage dans les bois, dans les tranchées, dans les boyaux, au milieu des gaz asphyxiants ou sous les 420, après les relèves dans l'eau et dans la boue, c'est-y pas commé un rayon de soleil, quand tout étonnés, nos yeux peuvent contempler une petite femme qui passe?

BLAIZEL.

T'as raison Boudepipe, la femme c'est la force du soldat. Ce sont nos petites marraines de guerre qui viennent entretenir en nous le feu sacré; les

paquets, les mandats, çà fait plaisir, mais les lettres, oh ! çà, les lettres, c'est quelque chose aussi, on les lit, on les relit, on croit deviner les portraits, on croit les voir, jolies, jolies, on finit par les aimer, même par les aimer pour de bon : on a plus dès lors qu'une idée fixe, on veut devenir un héros et le poilu obscur devient superbe pour elle, il se bat pour elle, il meurt pour elle.

L'UN D'EUX.

Vivent nos petites marraines de guerre !

LEDRU.

Vivent aussi celles qui portent le voile blanc de la Croix-Rouge. Tenez, moi qui vous parle, lorsque j'ai eu ma première blessure, je pensais bien ne pas en revenir, on croyait sans cesse que j'allais rendre l'âme, c'est bien grâce au dévouement d'une petite infirmière que je suis de nouveau parmi vous. Il fallait la voir le jour, la nuit, sans cesse aux aguets pour tâcher d'apporter un adoucissement aux souffrances, pour aller au-devant des moindres désirs des moribonds. Ah ! c'était une femme, une vraie femme de France ! C'était bien aussi un coin du ciel pour nous.

BLAIZEL.

Et le bon accueil que l'on reçoit si gentiment dans les « foyers du soldat » à chaque perme ; on est choyé comme de grands gosses çà compte également, çà, et celles qui, dans les usines, travaillent courageusement pour nourrir les enfants...

BOUDEPIPE.

Eh bien, alors, nous tombons tous d'accord ;

vous avez l'air de me regarder avec des yeux de poissons rouges parce que je suis amoureux d'une petite femme. La femme c'est-y pas tout pour nous, c'est bien mieux encore que la croix de guerre. Je suis tout changé depuis que je l'ai vue, vous ne trouvez pas que je suis rajeuni? que j'ai le teint plus frais? ce n'est plus le front du cafard au fond de la sape, mais le front tout gai resplendissant de bonheur au grand jour.

BLAIZEL.

T'as raison Boudepipe, les femmes, pour le poilu il n'y a que çà de vrai.

LEDRU.

Et comme dit la chanson; la femme ce n'est que Madelon (Avec emphase.) mais pour nous c'est l'amour!

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE CAPORAL, TIRLAN.

Tous deux entrent chargés comme des baudets. Tirlan porte sur son épaule un énorme sac, dans l'autre main, il a un calot plein de sucre et son mouchoir rempli de sel. Le caporal porte le bouteillon avec des conserves et le couvercle avec le café.

LE CAPORAL.

Eh là! les gars, faudrait voir à ne pas tomber

complètement dans l'amour et laisser les autres se débrouiller, du système D, j'en ai assez!

LEDRU.

C'est pas de notre faute si t'as voulu devenir cabot, ce sont de petits agréments qui vont avec le grade.

LE CAPORAL.

Tout de même si on n'était pas là, faudrait souvent tirer la langue.

TIRLAN, *posant toute sa charge avec soulagement.*

Ouf! voilà tout le fourbi, c'était rien lourd, pour les autres fois, faudra voir pour s'arranger.

BLAIZEL, *conciliant.*

Oui, oui, on s'arrangera.

BOUDERIPE.

Et puis, quoi, c'est bien ton tour, je me demande même comment on a pu te ramasser pour la corvée.

LE CAPORAL.

Attention, va falloir une place pour mettre tous les trucs en attendant la distribution. (*Tirant au fur et à mesure, chaque article.*) Voilà le singe pour demain, le café, le sucre, le sel, dans le sac il y a les boules et au fond la bidoche. J'ai touché aussi un poireau pour faire la soupe pour l'escouade, quant aux patates on n'a pas pu en trouver.

TOUS, *en chœur avec explosion.*

Et le pinard?...

LE CAPORAL.

Minute, vous croyez que ça va si vite que çà, les distributions ? Manois attend près de la voiture de ravitaillement avec les deux seaux, c'est chacun son tour.

BOUDEPIPE.

Pour sûr qu'il l'aura encore salement baptisé avant d'arriver ici.

LE CAPORAL, *tirant des paquets de ses poches.*

J'ai aussi autre chose à distribuer, chacun un paquet de cartouches.

LEDRU.

Des cartouches ?

LE CAPORAL.

Eh bien, oui, des cartouches, c'est de la réserve.

BOUDEPIPE, *naïvement.*

C'est donc toujours la guerre ?

BLAIZEL.

Mon Dieu, on finit par ne plus savoir à quoi elle sert.

LE CAPORAL, *gravement.*

Elle sert à faire la guerre à la guerre. Est-ce que vous voudriez arrêter alors que nous sommes prêts à toucher le but ?

BLAIZEL.

Eh ! pour ça, non !...

LE CAPORAL.

Nous nous battons, nous, gens du front, pour un idéal qui est et qui sera plus tard, l'orgueil de no-

tre pays et de l'humanité toute entière. Nous nous battons pour la Liberté ! pour les libertés du monde ! (*Une pause.*) Nous nous battons pour tuer à jamais le fléau épouvantable. Nous nous battons pour délivrer ceux de « chez nous » qui là-bas dans les régions envahies, endurent les pires souffrances et attendent stoïquement, courageusement. Tout leur espoir est en nous !

LEDRU, *sourdement.*

J'suis sans nouvelles des miens depuis près de quatre ans.

LE CAPORAL, *continuant.*

Nous nous battons pour venger nos morts, nos bons camarades de l'escouade qui ont peiné et lutté avec nous, ceux qui, après les rudes assauts, les feux de barrages, les vagues, les bombardements, se retrouvaient parmi nous au fond de la sape, heureux de pouvoir nous conter leurs projets, leurs espérances. Ils nous ont légué un testament de gloire, soyons-en fiers et soyons-en dignes. Notre escouade, dont l'amitié est scellée par le sang et la boue glorieuse des tranchées, est une grande famille, nous devons toujours être en communion d'idées. Les sacrifices faits jusqu'ici doivent servir à quelque chose. Pour l'honneur de notre race, pour l'honneur de notre pays : la France (*Baissant la voix.*) en souvenir de nos morts, nous devons aller jusqu'au bout !

LEDRU.

Oui, jusqu'au bout, pour l'écrasement de la barbarie et le triomphe de la civilisation.

LE CAPORAL.

Mais assez de philosophie, les camarades, revenons aux réalités de l'heure présente, ce n'est pas parce qu'on est au repos, qu'il faut oublier de préparer à manger.

Plusieurs se sont assis dans un coin, sur la paille, l'un fait une lettre, l'autre arrange sa pipe, un autre recoud ses effets avec du fil de fer, un quatrième lime une bague, Tirlan a de nouveau tiré sa lettre et la relit encore une fois, tout absorbé dans des pensées lointaines.

BLAIZEL.

La soupe sera bientôt faite puisqu'on n'a pas donné de patates.

LE CAPORAL, sérieux.

Elles doivent arriver demain.

BOUDEPIPE.

Après la bataille.

LEDRU.

Il est vrai que nous avons un poireau pour donner du goût.

LE CAPORAL, regardant le fagot apporté par Manois.

Le cuistot a pensé au bois, mais a-t-il pensé à la marmite, faudrait voir?

BLAIZEL.

En tout cas, il pense un peu trop à soigner le pinard qui n'arrive pas.

BOUDEPIPE.

Pourvu que c't animal-là ne trébuche pas en route comme les autres fois.

LEDRU.

Il faut bien que de petits avantages marchent avec les fonctions de cuistot et puis quand il fallait apporter le jus ou la pitance sous le feu faut dire qu'il était là aussi.

LE CAPORAL.

Allons ne vous désespérez pas, je crois que le voilà.

BOUDEPIPE, regardant.

En effet (solennel.) voici l'homme!

SCÈNE VII

Les Mêmes, MANOIS.

MANOIS, entrant portant deux seaux de toile contenant le vin et un bidon contenant l'eau-de-vie.

Eh là, pas tant de chichi, mais un peu plus d'aide.

TOUS EN CHŒUR, avec satisfaction.

Enfin, le voilà le pinard !

TIRLAN, sortant de sa rêverie, se levant en faisant allusion au pinard.

Le vrai compagnon du soldat, celui qui verse la douce ivresse dans le cœur bouleversé du poilu.

BLAIZEL, regardant les seaux et bondissant.

Il en manque, le deuxième seau n'est qu'à moitié !

MANOIS, cherchant une excuse pour se disculper.

Y avait un trou d'obus, mes ribouis ont flanché.

LEDRU.

Les fameux ribouis flanchent souvent, mais le gosier ne flanche jamais.

BOUDEPIPE.

Est-on décidé à le laisser moisir?

BLAIZEL, avec envie.

Découvert ainsi, le peu de force qui lui reste s'en va.

LE CAPORAL.

Allons les becs salés, autant tout de suite que plus tard.

BOUDEPIPE, magistral.

Le vin est tiré, faut le boire !

LE CAPORAL.

Alignez vos quarts, et à l'appel, tout le monde est présent ?

TIRLAN.

Il manque Josselin.

LE CAPORAL.

Où est-il ?

TIRLAN.

Avant la relève, cette nuit, le capitaine a demandé un volontaire pour une mission près des lignes boches, Josselin, s'est offert, il est parti aussitôt.

LE CAPORAL.

Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

TIRLAN.

C'est un habitué du danger, il n'est pas à son premier exploit.

LE CAPORAL.

C'est vrai et il est modeste autant que brave, on lui gardera sa part.

Tous les hommes s'alignent, le quart à la main.

BLAIZEL.

Attention aux faux-cols.

LE CAPORAL.

Allons, allons, faut pas aller trop vite on donnera le rabiot après.

Manois prend un seau et verse les parts.

BOUDEPIPE.

Espèce d'animal, mon quart n'est qu'à moitié.

MANOIS.

Mais non, mais non, t'as la berlue, t'es plus goinfre que les autres voilà tout. (Il finit de verser.) Il reste un peu plus que la part à Josselin on partagera tantôt.

LEDRU, buvant.

Le pinard, il n'y a que ça de vrai!

BOUDEPIPE.

Allons, Manois, la chanson du pinard pour réveiller les cœurs.

MANOIS.

C'est que je ne suis guère en forme aujourd'hui.

BLAIZEL.

Bah! c'est pour nous changer les idées.

MANOIS.

C'est bien pour vous faire plaisir, allons, attention, tous en chœur au refrain.

Il va reprendre un quart de vin dans l'un des seaux.

BOUDEPIPE.

Eh, là, tu cherres ?

MANOIS.

T'en fais pas, faut-y pas se donner un peu de ton. Attention, hum ! hum !

Levant son verre.

La chanson du pinard [1].

Nous fêtons ta liqueur altière,
En bons disciples de Bacchus,
Car ton jus clair nous désaltère
Du matin jusqu'à l'Angélus,
C'est toi qui sauves notre vie
Tu nous traites en vrais patrons.
Ton élixir nous fortifie
Dans nos travaux et nos chansons.

TOUS, en chœur.

Allons, debout, les camarades
Gens de tapage et de bravades,
Allons debout, les gais lurons
Loin des soucis, trinquons, buvons ! (*bis*).

BLAIZEL.

Je bois la coupe d'ambroisie !

TOUS.

Au deuxième !

---

1. Musique de M. C. Bourgeois, 12, boulevard Henri-IV, Paris.

MANOIS, après avoir bu un coup, le quart à la main.

2e Couplet.

Bien au-dessus de la mitraille
Nous te plaçons, divin pinard,
Toi seul es roi de la bataille,
Point de poilu sans ton nectar,
Quand dans nos quarts ton jus rougeoie,
L'on voit briller plus d'un regard,
Tu verses en nos cœurs la joie
C'est toi le vainqueur du cafard !

TOUS, reprenant le chœur.

Allons debout, les camarades
Gens de tapage et de bravades
Allons debout les gais lurons
Loin des soucis, trinquons, buvons ! (*bis*).

BOUDEPIPE.

Attention au dernier couplet, c'est le meilleur.

MANOIS, se campant à la d'Artagnan.

3e Couplet.

Et lorsqu'une gentille brune,
De son rire frais et joyeux,
Vient secouer notre infortune
Tu nous sembles plus capiteux,
Servi par des mains gracieuses
Tu fais renaître en nous l'humour,
Les heures sont délicieuses
Heureux, nous revivons d'amour !

TOUS, levant leur quart avec entrain.

Allons debout les camarades
Gens de tapage et de bravades
Allons debout les gais lurons
Loin des soucis, trinquons, buvons ! (*bis*).

PLUSIEURS.

Bravo ! bravo !

BLAIZEL, montrant le bidon.

Au tour de la gniole à présent.

LE CAPORAL.

Non ! non ! il ne faut pas abuser des bonnes choses, on boira la gniole tout à l'heure avec le jus.

Manois veut retourner au seau.

BOUDEPIPE, voyant son geste et l'empêchant.

Eh, là, le cuistot ?

MANOIS.

Ça fait soif de chanter.

LEDRU.

Oui, mais faut penser à Josselin qu'est pas là.

MANOIS.

T'as raison, Ledru, il a dû travailler mieux que nous c'te nuit.

On frappe à la porte.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JOSSELIN, sur une civière portée par deux brancardiers.

LE CAPORAL, allant ouvrir.

Allons, qu'est-ce qu'on veut ?

Entre le groupe.

JOSSELIN, essayant de se relever sur son brancard.

J'veux venir vous dire au revoir.

PREMIER BRANCARDIER.

Le camarade n'a pas voulu se laisser enlever au poste de secours avant de serrer la main aux copains de l'escouade.

TIRLAN.

Tu es donc blessé, mon brave Josselin?

Tous l'entourent.

JOSSELIN.

Oh ! oui, et pas pour un peu, j'ai les poumons perforés.

MANOIS, cherchant à le consoler.

T'en fais pas vieux frère, on les aura!

TIRLAN.

On te vengera.

LE CAPORAL.

Mais comment as-tu été blessé ?

JOSSELIN.

Je ne saurais pas l'expliquer, les avions avaient

signalé un mouvement tournant, il fallait porter un pli à la 12e Compagnie pour la prévenir et la sauver, j'y suis allé, j'ai réussi mais en revenant j'ai été touché.

LEDRU.

A-t-on pu te faire un pansement ?

JOSSELIN.

Oui, les deux camarades m'ont arrangé pour le mieux.

DEUXIÈME BRANCARDIER.

On a fait tout ce qu'on a pu.

LE CAPORAL.

Mon vieux Josselin, tu es un brave, tu as fait tout ton devoir en sauvant la vie de tes camardes, c'est bien.

TIRLAN.

Ton exemple sera suivi, nous continuerons à faire du bon travail pendant que tu ne seras pas là, il ne sera pas dit que la 10e escouade est capable de flancher.

BOUDEPIPE.

Les poilus ne forment qu'une grande famille.

BLAIZEL.

Tous unis dans la vie, comme dans la mort.

JOSSELIN, *se soulevant avec peine.*

Mes chers amis, oui, j'ai voulu venir vous dire adieu; je sens bien que c'est fini pour moi. (*Se tournant vers le caporal.*) Lamart, je veux te remettre mes dernières volontés. J'ai, là-bas, une femme et

deux gosses, j'avais rêvé de faire leur bonheur, j'ai accepté ma pénible tâche de soldat dans l'espoir d'assurer pour l'avenir la paix à mes enfants. (Tirant un portrait taché de sang.) Tu vois c'est pour eux que je me suis battu, pour leur épargner le contact des bourreaux et des bandits... regarde comme la maman est belle, comme les enfants sont jolis. Il y a un peu de sang, c'est parce que j'ai été touché près du cœur et tout mon cœur fut sans cesse pour eux. (Tirant d'autres objets de sa poche.) Voilà une bague pour ma femme,... une plus petite pour ma fillette elle a sept ans... et un porte-plume pour le petit Jacques, il a six ans. Ah! j'oubliais ma croix de guerre et ma citation, ils verront que je n'ai jamais marchandé ni hésité quand il s'agissait de faire son devoir... En leur remettant tout cela, tu leur diras que le papa (Avec effort, voulant appuyer sa phrase.) ne les a jamais oubliés...

Il retombe épuisé.

LE CAPORAL, prenant pieusement les reliques.

Mon brave Josselin, tu sais que tu peux compter sur nous, mais il ne faut pas te désespérer, tu n'es pas perdu, on a vu d'autres que toi, bien touchés, qui se sont remis.

LEDRU.

Comme tu as sauvé les autres, aie confiance, on te sauvera.

JOSSELIN, se dressant soudain et divaguant dans sa fièvre.

Allons les gas... attention !... les voilà... mettez vos masques!... allons, bondissez!... faut les délo-

ger de là... allons! les copains... jusqu'au bout!... on en sortira!

Il retombe.

TIRLAN.

Il divague.

JOSSELIN, *son visage s'illuminant d'une tendre vision, doucement comme un souffle.*

... Ma Jeanne, dis?... comme on est heureux de se retrouver... ce bonheur nous ne l'avons pas volé... le rêve se réalise enfin... laisse-moi caresser ma petite Lise et mon petit Jacques, ainsi que ma bonne maman. La guerre... la guerre... la maudite guerre est enfin disparue à jamais... Le bonheur revient en nos cœurs... le bonheur... Ah!

Il meurt.

LE CAPORAL, *lui prenant la main.*

Vaillant Josselin,... il est mort!

BLAIZEL, *dans un geste de colère montrant le poing vers l'ennemi.*

Ah! les salauds!

BOUDEPIPE, *de même, sombre, serrant les dents.*

Les crapules!

TIRLAN.

A nous d'achever l'œuvre!

LEDRU.

Josselin, nous ne t'oublierons pas.

LE CAPORAL, *gravement.*

Mes amis, encore un de nos bons camarades qui s'en va; après Redon, Menal, Devin, Laval, Adran,

voici Josselin, la liste s'allonge tous les jours, mais notre amitié se resserre de plus en plus et notre ardeur ne fait que croître contre l'hypocrite envahisseur La Dixième escouade saura toujours conserver son bon renom, si nous vivons les mêmes joies, nous vivons aussi les mêmes peines, les mêmes alarmes, les mêmes souffrances et dans notre pauvre « cagna », tous ici présents, nous n'avons qu'une pensée : notre pays et les nôtres! (Se tournant vers Josselin.) Mon cher Josselin. (Tous entourent Josselin.) Nous perdons en toi, un vaillant, un fidèle camarade, ton dernier geste, celui de venir mourir parmi nous, en est une preuve éloquente. Ton rôle de soldat, obscur mais grandiose, tu l'as rempli dans toute l'acception du mot, nous saurons t'imiter. Dans une dernière lueur de réconfort, tu as cru apercevoir le bonheur revenu au sein des foyers, la liberté planant avec ses ailes radieuses, et semant, après ce terrible cataclysme, la concorde et le bien-être dans les cœurs. C'est pour cela que tu as combattu, c'est pour cela, qu'imitant nos chers morts, nous continuerons à lutter de toute notre énergie pour le triomphe du droit et la paix du monde. Notre pays ne peut que sortir vainqueur de la lutte. (Etendant la main sur le corps de Josselin, avec émotion.) Dors en paix, ami Josselin, ton exemple sera suivi. (Martelant gravement sa phrase.) La France sera toujours la France !

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — Euvrard-Pichat

A LA MEME LIBRAIRIE

COMÉDIES POUR HOMMES SEULS.

	Person.	Prix.
Accident de Bicyclette	2	2 »
Un Acquittement	11	2 »
L'Affaire Boreau	3	2 »
L'Aïeul	3	2 »
Asile de nuit	3	2 »
Atelier d'aveugles, drame.	9	2 »
Bail à signer	2	2 »
Un beau-père pas commode.	2	2 »
Le Bon Gendarme	4	2 »
Brouillés depuis Verdun	4	2 »
Le Cambrioleur	5	2 »
Le Cambrioleur malgré lui.	3	2 »
Le Cas de Mr Benoît	5	2 »
Le Célèbre Baluchard	2	2 »
Le Chapeau du commissaire	5	2 »
La Chasse aux revenants	5	2 »
Le Chauffeur	6	2 »
Chez la Princesse	7	2 »
Chez l'Avoué	3	2 »
Un chien dans un jeu de quilles	5	2 »
Le Clairon, drame	5	2 »
Los Contrabandistas, bouffonnerie musicale (partition. Prix : 10 fr.)	2	2 »
Un Délit	2	2 »
Un déraillement de Chemin de fer	6	2 »
La dernière campagne de la Tour d'Auvergne	4	2 »
Deux frères, drame	5	2 »
Les deux loustics	3	2 »
Les deux réservistes, vaudeville militaire	5	2 »
Le Dragon	4	2 »
Les Experts	7	2 »
Le Feu Sacré, drame	6	2 »
Le Fils de Jacquard, dr.	4	2 »
Fine carotte, com. milit.	2	2 »
Le Fluide de John	3	2 »
Folle équipée	8	2 »
Un Frère	6	2 »
Un héros de quinze ans, dr.	4	2 »
Histoire abracadabrante	6	2 »
L'Homme de la Providence	4	2 »
L'Invité, scène de la vie de chasseur	4	2 »
L'Ivraie, drame 2 actes	8	2 »
Les Lelièvre ont la frousse	5	2 »

	Person.	Prix.
Loriot, comédie militaire.		
La Maison du passeur, dr.		
Le Major est bon enfant		
Un mariage au téléphone		
Un mari pour 30 centimes.		
La Marraine		
Les médecins de Molière		
Monsieur Mansuet juge		
Monsieur Tranquille		
La muse sous la Terreur, drame		
Un neveu bon à tout		
Ni fleurs ni couronnes		
Une Noce à l'américaine, 2 actes		
La nouvelle bonne		
Une Nuit orageuse		
L'Oiseau		
On réclame !		
L'Ouragan		
Le Parjure, drame		
La Pelote		
Pétinard en Justice de Paix		
Pour le drapeau, drame		
Pour les autres, drame 4 a. en vers		
Pour l'honneur, drame		
Le quart d'heure de Rabelais		
15 Janvier		
La Recommandation		
Le Remplaçant		
Le reportage de M. Plouf.		
Le Réserviste aux 5 enfants.		
Sans profession		
Sa petite étoile		
Solidarité		
Terrible affaire		
La Thune		
Tous décorés		
Les Tribulations d'un poulet		
Le Truc du Photographe		
Une Vengeance, drame		
Le Vengeur des écrasés		
Vingt minutes d'arrêt		
Le Volcan		
Le Vrai courage		
Y a du bon, saynète milit.		

COMÉDIES POUR JEUNES GENS

	Person.	Prix.
A qui le toupet	7	2 »
Arlequin maître de maison.	7	2 »
Les Avocats	4	2 »
La Bande à Pompon	5	2 »
Le Billet de Loterie	6	2 »
Le Château de Mr Grondoneau		
Le Crime de Moutiers		
Le Réveil du Calife	4	
Le Sac de Scapin	4	2

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT.